



Bernanos
Essais et
écrits de combat

II

TEXTES ÉTABLIS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS
PAR YVES BRIDEL, JACQUES CHABOT,
MICHEL ESTÈVE, FRANÇOIS FRISON,
PIERRE GILLE, JOSEPH JURT ET HUBERT SARRAZIN
SOUS LA DIRECTION DE MICHEL ESTÈVE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

BERNANOS

Essais
et
écrits de combat

II

TEXTES ÉTABLIS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS
PAR YVES BRIDEL, JACQUES CHABOT,
MICHEL ESTÈVE, FRANÇOIS FRISON,
PIERRE GILLE, JOSEPH JURT ET HUBERT SARRAZIN
SOUS LA DIRECTION DE MICHEL ESTÈVE

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*© Éditions Gallimard, 1995
pour l'ensemble de l'appareil critique.*

LETTRE AUX ANGLAIS^a

PRÉFACE DE L'AUTEUR

On dira peut-être un jour que ce livre a été écrit en exil ; mais, depuis bien des mois, je ne me sens plus ici un exilé.

Si modestement et si simplement que je l'exprime, il eût mieux valu sans doute que ce sentiment demeurât secret. J'aurais grande honte d'être confondu avec n'importe lequel de ces écrivains vagabonds qui débitent dans chaque capitale, une main posée sur le cœur, les mêmes flatteries imbéciles. Le Brésil n'est pas pour moi l'hôtel somptueux, presque anonyme, où j'ai déposé ma valise en attendant de reprendre la mer et de rentrer chez moi : c'est mon foyer, c'est ma maison, mais je ne me crois pas encore le droit de le lui dire, je me sens trop son obligé pour mériter d'en être^{er} cru. Je ne me vante pas de le connaître. Je ne le connais pas — du moins au sens que les esprits réalistes donnent à ce mot, c'est-à-dire que j'ai oublié peu à peu les quelques notions qui m'auraient donné jadis l'illusion de le connaître. Je le connais beaucoup moins qu'il y a trois ans, mais il me semble que je commence à le comprendre, et c'est pourquoi je m'excuse de parler de lui à des étrangers, au risque de rendre publique ma dette de gratitude, comme si je prétendais ainsi l'acquitter.

Après Munich, j'écrivais que j'étais venu au Brésil «cuver ma honte». Je n'y ai pas cuvé ma honte, j'y ai retrouvé ma fierté, et c'est ce peuple qui me l'a rendue.

Peut-être devrais-je m'en tenir à ce simple témoignage.

En l'expliquant je crains de l'affaiblir. Il est d'ailleurs porté pour un très petit nombre, et ce nombre risque bien de se réduire encore car, si j'espère vivre assez longtemps pour voir réparer certaines injustices — à la manière des gens de Loi ou des gens d'Église, par des indemnités ou des processions —, je ne crois pas à la très prochaine restauration de l'Honneur... Le grain que nous aurons semé devra pourrir d'abord sous la terre avant de germer dans de nouveaux cœurs, pour un nouveau printemps. Je ne connaîtrai pas ce printemps.

Amis brésiliens, vous ne le connaîtrez peut-être pas non plus, qu'importe! Dans le monde qui se défait sous nos yeux, nous n'avions pas notre place, nous autres Français, et vous n'y aviez pas non plus la vôtre. Dans celui, forcément provisoire, qui va se reconstruire en hâte, avec les débris de l'ancien, nous ne ferons guère plus que subsister, vous et nous. Mais tôt ou tard triomphera du Fer et de l'Or, la douce et laborieuse patience de l'homme. Elle remettra le monde à notre mesure, elle fera un monde humain.

On trouve bien souvent dans mes livres ce mot de patience¹, et je ne l'écris jamais sans un tendre recueillement. Notre peuple a dû souffrir et durer, c'est-à-dire qu'il a souffert avec naturel, avec décence, et presque toujours avec courtoisie. À cause de cela, en dépit d'épreuves sans nombre, il a passé pour un peuple heureux; et il l'était, en effet, parce qu'il aimait le bonheur. Il l'aimait pour lui-même, il était aussi capable de l'aimer chez les autres, il en recherchait la possession; mais il en chérissait presque autant le désir et l'attente. L'idée ne lui serait jamais venue de le contraindre, de le forcer, de prétendre jouir de lui sans retard, coûte que coûte, au risque de détruire des germes précieux, de stériliser l'avenir, comme le font les hommes modernes, dont la civilisation paraîtra un jour ce qu'elle est : l'expulsion par le fer d'un fœtus encore non viable, une gigantesque entreprise d'avortement. Il a mis, par exemple, six cents ans à réaliser son unité nationale²; et, lorsque au xvii^e siècle fut achevé ce chef-d'œuvre, il était déjà le bien de tous, une part désormais impérissable du patrimoine universel. Chers amis, vous pouvez regarder en face avec nous les races sommaires et violentes qui font de la force ou de la richesse comme un diabétique fait

du sucre ou un hydropique de l'eau, sans comprendre que c'est aux dépens de leur propre substance. Elles s'imaginent créer, quand elles dissipent. C'est vous qui créez, mais les agités ne s'en aperçoivent pas; ils s'imaginent qu'on peut créer à n'importe quel rythme, ils confondent «produire» et «créer». Vous créez avec le temps, et ils ne respectent le temps ni ne l'aiment; ils le prennent pour une marchandise comme une autre. Ils n'ont pas de patience, c'est-à-dire qu'ils resteront toujours étrangers aux grandes œuvres de la Vie, car la Vie est toute patience. Ils ignorent la Patience de la Vie, et ils dédaignent la vôtre, parce qu'ils la prennent, dans leur grossièreté, pour une espèce de résignation paresseuse. Ils trouvent que vous tardez beaucoup à «exploiter» votre terre, c'est-à-dire à la refaire à leur image et ressemblance, à exploiter votre terre, c'est-à-dire à la leur ouvrir, à la leur présenter toute béante. Ils entendent remuer dessous quelque chose, ils ne savent bien quoi, et ils ne rêvent que d'avoir tout de suite cette chose, morte ou vive. Ils mesurent l'épaisseur de vos montagnes, la pente de vos fleuves, la profondeur de vos vallées; ils calculent ce qu'il en coûtera de marcs, de florins, de yens, de roubles, de piâtres, de livres ou de dollars, pour réduire tous les obstacles et vous apporter le bonheur, sous la seule forme qu'ils connaissent de lui, les marchandises. Ils oublient seulement que les montagnes peuvent être percées, les fleuves détournés de leur cours, les vallées enjambées ou comblées, mais qu'aucune force au monde ne saurait rien changer à la nature d'un peuple, à sa conception intime, traditionnelle et familiale, de la vie, c'est-à-dire, en somme, à l'idée qu'il se forme du bonheur.

Chers amis, votre peuple a ressenti le malheur de mon pays comme s'il eût été le sien; et il était le sien, en effet. Je n'ai jamais nié les fautes de la France, ni qu'elle ait manqué gravement au monde; mais, quand le monde moderne proclame sa déception, ce monde ment, car nous ne l'avons pas déçu. Le monde savait très bien que par sa faute notre solitude allait s'aggravant chaque jour, et que dans une société où l'autarchie économique conduit logiquement à l'autarchie intellectuelle et spirituelle, nous devions forcément déchoir, parce qu'on y refusait de nous comprendre et que nous n'y pouvions

plus aimer. Ils attendaient tous cette déchéance, les uns avec tristesse, comme un sacrifice indispensable, inévitable, fait au bien commun; les autres avec haine, comme une revanche longtemps désirée. Ils attendaient ce faux pas qui dégagerait la route. Ayant depuis longtemps cessé de servir les valeurs humaines, historiques, auxquelles notre nom illustre reste attaché, ils subissaient encore leur prestige, ils attendaient pour en être définitivement quittes que nous les eussions reniées nous-mêmes. Nous les avons reniées. Nous les avons reniées d'une manière implicite qui mit un instant d'accord les adversaires prêts à s'empoigner de nouveau dans une lutte mortelle. Nous avons renié l'ancienne victoire française, et avec elle les principes au nom desquels nous l'avions gagnée; nous nous sommes reniés avec notre victoire, comprenez-vous? Lorsque fut célébrée cette abjuration solennelle, ils étaient là tous, amis ou ennemis — souvenez-vous! souvenez-vous! —, ils étaient là tous, comme soulagés, délivrés, réconciliés. Car c'est Munich qui vit notre victoire abolie — non pas Bordeaux ni Rethondes¹. Et il fallait être vraiment M. Chamberlain², c'est-à-dire une créature absolument étrangère à notre peuple, pour croire un instant que, ayant trahi l'ami pauvre qui avait mis en nous sa confiance, nous hésiterions une minute à faire subir le même sort à l'alliée opulente qui, nous ayant jadis encouragés à la honte, s'était bien gardée de la partager.

Chers amis, j'étais à ce moment-là parmi vous. Votre peuple a reçu ce coup en silence, avec une espèce de recueillement tragique qui ressemblait à la stupeur. De tous, je comprends maintenant qu'il est sans doute le seul que nous ayons déçu, déçu jusqu'à l'âme. J'écris ceci non pour vous, mais pour les Français qui croient en moi, qui savent bien que je serais incapable de porter un tel témoignage à la légère. Dieu nous garde de tirer orgueil de cette déception, d'en faire grossièrement hommage à notre pays, comme si elle était seulement une preuve d'amour! Une déception de l'âme est autre chose qu'une déception d'amour. En doutant de nous, vous étiez tentés de douter de vous-mêmes; votre amitié se trouvait moins blessée encore que votre conscience, parce que votre conscience et la nôtre étaient d'avance accordées, je ne dis pas à un même idéal — ce mot est

si vague, si abstrait — mais à une représentation en même temps spirituelle et charnelle de la vie. En vous refusant à nous condamner, à nous renier comme nous nous étions reniés nous-mêmes, vous n'auriez pu cependant nous justifier qu'en convenant que cette représentation était fautive ou que la vie vous avait menti.

Elle ne vous a pas menti. C'est nous qui avons menti — une seule fois au cours de notre longue histoire; mais nous réparerons ce mensonge d'un jour, nous en laverons la honte, s'il est nécessaire, dans des flots de notre propre sang. Et, si nous y manquons, vous le réparerez vous-mêmes, tôt ou tard, rien qu'en poursuivant simplement votre tâche, c'est-à-dire en continuant de vivre selon l'idée que vous vous faites de la vie, comme nous le fîmes nous-mêmes durant tant de siècles. Car, tel fut le secret de notre grandeur. Alors que d'autres peuples se travaillaient pour jouer un rôle choisi par eux, non à leur mesure, mais à la mesure de leur orgueil ou de leurs appétits — l'Allemagne du Saint Empire, l'Angleterre des Plantagenêts, l'Espagne de Charles Quint —, nous n'avons jamais vraiment désiré qu'une chose : nous donner les moyens de vivre en sécurité selon nos goûts, d'être ce que la nature nous avait faits, ou plutôt ce qu'elle nous faisait au jour le jour, car nous tâchions de la contrarier le moins possible. La France s'est construite lentement — parce que nous attendions de manquer de place pour l'agrandir —, solidement, parce que nous l'avons construite d'accord avec nos besoins. Elle a juste nos proportions, elle n'est pas plus haute que nous, elle ne risque pas ainsi de nous tomber sur la tête. Pour atteindre la grandeur, nous avons pris le chemin le plus long; mais c'est le seul qui mène au but. Nous nous sommes appliqués à devenir grands sans cesser d'être humains, c'est-à-dire sans renier les erreurs, les faiblesses, ou même les ridicules, qui sont plus ou moins communs à tous les hommes et les entretiennent dans un juste sentiment de ce qui leur est possible ou impossible. Nous avons toujours haï les surhommes et le surhumain¹, nous avons toujours cru qu'entre le naturel et le surnaturel il n'y a pas de place pour le surhumain. Et si nous semblons fléchir aujourd'hui, c'est que cette diabolique contrefaçon du surnaturel fait une suprême tentative pour s'assujettir les consciences et

dévier vers la guerre, c'est-à-dire vers le néant, le travail humain.

Chers amis, je ne prétends nullement que vous ayez reçu de nous votre idéal, comme l'affirment, beaucoup trop généreusement, un certain nombre de vos intellectuels. Depuis trois ans, je n'ai d'ailleurs connu que peu de vos intellectuels, ayant presque toujours vécu avec vos paysans. Ce ne sont donc pas vos intellectuels qui m'ont fait comprendre vos paysans, ce sont^a vos paysans qui m'ont fait comprendre vos intellectuels — voilà la vérité. J'ai compris que vos intellectuels se servaient de notre culture contre une certaine conception de la vie que votre peuple repousse d'instinct, dont il sent que le triomphe ferait plus qu'amener sa ruine future, qu'il annulerait et déshonorerait son labeur passé, bafouerait ses espérances, le contraindrait d'avouer en mourant qu'il ne laisse rien à l'avenir que des illusions sans substance, qu'il eût mieux valu pour lui n'être jamais né. Vos intellectuels se servent de notre culture, parce qu'elle est pour eux l'instrument le plus approprié à la défense commune; mais c'est du fonds populaire qu'ils tiennent le sentiment presque physique du péril couru, la volonté de le vaincre.

L'expérience la plus émouvante que j'ai faite parmi vous, et qui m'a sans doute le plus rapproché de votre âme, c'est bien celle qui me découvrirait peu à peu, au jour le jour, combien — en dépit des apparences, et souvent même à leur insu — vos élites sociales les plus raffinées restaient près de leurs origines paysannes par mille traits profonds ou charmants; ce qui ne saurait se dire, hélas! à présent dans mon pays que d'un petit nombre d'aristocrates.

Oui, votre peuple sait qu'il n'a rien de bon à attendre des surhommes, ni d'une Société faite par les surhommes. Votre peuple se méfie des surhommes, mais les surhommes ne se méfient pas moins de votre peuple. Ils voudraient bien le convaincre d'indifférence au Progrès, lui faire honte de ce qu'ils appellent tour à tour sa paresse ou sa légèreté. Ils savent parfaitement qu'en refusant de vivre selon le rythme qu'ils prétendent imposer à l'effort humain, nous risquons tôt ou tard de fausser tous leurs calculs; car leur activité hystérique ne peut être détournée ni ralentie; c'est un torrent qui

s'écoule, une pierre qui roule sur la pente. L'organisation du monde qu'ils nous proposent n'est qu'une énorme spéculation sur des valeurs fictives, un bluff; elle engloutit le travail de l'homme avant de l'engloutir lui-même. Toute instauration ou restauration d'une valeur réelle, si humble qu'elle soit, est donc une menace pour le système. Vous êtes en train d'introduire dans le monde une valeur réelle; et l'éloignement de vos côtes, l'immensité de votre territoire, vous permettent d'y employer le temps qu'il faut, de travailler d'accord avec le temps, de respecter les lois de la vie. Oh! ce n'est pas là une grossière flatterie; je ne prétends pas que votre peuple sache exactement le prix de ce qu'il crée, ou même qu'il ait conscience de créer. Lorsque cette conscience lui sera venue — claire et distincte — il aura achevé la meilleure part, la part la plus difficile de son destin. Ce que nous faisons de grand se fait d'abord en nous, presque à notre insu, par cette force intérieure qui semble répondre à un appel mystérieux — tel est le sens, pour les peuples comme pour les hommes, du mot de vocation, *vocatus*¹, appelé. Il ne dépend pas de nous d'être appelés, mais il dépend de nous de ne pas répondre à l'appel.

Chers amis, au cours de ces trois années où nous avons partagé, moi et les miens, la vie, j'ose presque dire le travail et la pauvreté de vos paysans, j'ai senti, avec une profonde douceur, une impression de délivrance, d'allégement, que votre peuple était dans sa voie; qu'il accomplissait sa tâche, rien de plus, rien de moins, dans un monde où la plupart des peuples en sont venus à mépriser la leur, à envier celle des autres, à faire décider par des Congrès d'experts diplômés le programme de leurs prétendues aspirations nationales. Votre peuple grandit comme un arbre, ou se compose comme un poème, par une sorte de nécessité intérieure, auquel le monde moderne ne comprend absolument rien, parce que, précisément, il n'a pas de nécessité intérieure; parce qu'il s'impose du dehors, qu'il est une victoire monstrueuse, éphémère, de l'activité désordonnée des hommes sur la Nature et sur l'homme, une dissipation, un défi. Votre peuple grandit sans le savoir — comme nous avons grandi nous-mêmes jadis —, ce qui est bien la meilleure manière de se développer régulièrement, sans

risquer de perdre ses proportions originelles, d'être tôt ou tard une tête de géant sur des jambes de nain. Ici, comme jadis en Europe, l'homme et la terre réagissent l'un sur l'autre, se perfectionnent l'un par l'autre, dans une lutte incessante dont on ne perçoit pas d'abord le caractère implacable. Ici, l'homme conquiert la terre sauvage, par ses seules forces, les mains nues. Que cela fasse rire les marchands de quincaillerie mécanique, je le veux bien. Ils ne riront pas toujours. Je veux bien que cela coûte beaucoup de temps, beaucoup de morts. Mais c'est ainsi que se forment les grands peuples, les peuples libres; c'est ainsi que toutes les forces et toute la patience de la terre passent dans les muscles et les cœurs des hommes.

Lorsque j'ai parcouru pour la première fois ces paysages de collines qui, de Rio à la capitale verdoyante de Minas — et bien au-delà encore, jusqu'aux confins du Sertão, jusqu'à la forêt naine, infinie — montent et descendent sous le regard, dans un mouvement plus lent mais pareil à celui de la mer, j'y cherchais à découvrir⁹ quelque chose qui ressemblât aux villages de mon pays; et je n'y trouvais le plus souvent que des maisons solitaires, avec les champs d'épis de maïs inégaux envahis par les herbes, leurs bananiers déchirés par le vent, et les panaches de bambous aussi orgueilleux et presque aussi vains que les grandes métaphores claudéliennes. Alors me venaient aux lèvres, hélas! les «On devrait», «Il faudrait», «On aurait pu», «On aurait dû» de l'ignorance prétentieuse. Mais j'ai fini par vous comprendre, ô paysans si différents des nôtres et cependant si pareils, parce que j'étais né pour vous aimer. Qui vous juge seulement sur le travail de vos mains, vous juge mal, à contresens. La terre de mon pays est une terre amie de l'homme. La vôtre n'est pas votre ennemie, certes, mais elle vous ignore; vous êtes seuls en face d'elle, sans villages, sans voisins, avec vos pauvres familles. Il convient d'abord de l'appivoiser, de la rendre familière. Oh! sans doute, on pourrait tenter de vaincre sa résistance d'un seul coup, la briser, l'éventrer; il n'y faudrait qu'assez de matériel, de technique et d'or. Mais elle ne vous appartiendrait plus. Au lieu d'être celui de votre libération, elle deviendrait l'instrument de votre servitude. L'étranger vous com-

pare à vos frères d'Europe, et trouve que vous ne la travaillez guère. Vous ne la travaillez peut-être pas autant qu'eux, mais vous mourez bien davantage. Nos paysans donnent leurs sueurs, et vous lui donnez vos vies. Car ce que vous lui arrachez, plutôt par ruse que par force, suffit à peine à votre subsistance; et vos petites maisons sous les palmes, si douces à voir de loin quand le soir tombe, si tranquilles, feraient plutôt penser aux jangadas des pêcheurs du Nord¹, balancées sur l'abîme. Si vous nous paraissez ménager vos forces, c'est que vous n'en avez pas de surcroît; vous les disposez de votre mieux, à chaque point menacé, vous en réservez encore pour les chants, la danse, la musique, parce que l'expérience vous a depuis longtemps révélé que le principe de votre résistance n'était pas dans vos muscles ou vos tripes, mais dans vos nerfs, comme celle des bêtes libres, des femmes et des artistes. Ainsi le rythme de votre effort n'est pas le même que celui du nôtre, ou plutôt votre effort a gardé un rythme que le nôtre a perdu. Ainsi vous pouvez souffrir et durer là où tout autre que vous épuiserait en peu de temps son courage. Mais ce secret de votre force est aussi celui de votre incomparable résignation. Car, dès que le rythme est rompu, vous trouvez aussitôt très naturel de mourir, vous mourez sans regret, n'ayant jamais prétendu défendre une heure de plus qu'il ne serait nécessaire, contre les puissances hostiles dont vous savez bien qu'elles ne peuvent être encore dominées, vos vies patientes, ingénieuses... Écoutez-moi cependant : bien avant qu'elles ne vous soient assujetties, bien avant que vous ayez vaincu la faim, la soif, les fièvres, les herbes vénéneuses que votre sol préfère aux bonnes, les insectes innombrables, bien avant que vous ayez perdu cette humilité envers les choses, qui n'a d'ailleurs rien de servile, vous aurez donné au monde un trésor mille fois plus précieux que des pâturages et des vergers, vous lui aurez donné un peuple libre, formé pour la liberté.

Décembre 1940^a.

Anglais! Anglais! Hommes anglais! ces pages vous parviendront sans doute un jour du prochain décembre. Je vous souhaite donc un joyeux Noël. Noël est la fête de l'enfance. Joyeuse enfance au peuple anglais! Hurrah pour l'enfance anglaise! Nous autres, Français, nous ne nous sommes malheureusement jamais donné beaucoup de mal pour comprendre les Anglais, que nos ancêtres du xv^e siècle appelaient «Godons», et qu'ils huaient au cri populaire de «À la queue! À la queue!» parce qu'ils les soupçonnaient de dissimuler dans leur culotte, en punition de leurs péchés, cet appendice diabolique. Nous ne comprenions pas grand-chose aux Anglais, mais beaucoup d'entre nous savaient déjà que les enfants anglais sont parmi les plus beaux du monde. Joyeux Noël à l'enfance anglaise! Nous vous prenions tous pour des milords à haute cravate et à gros ventre, enrichis par les sucres et les cotonnades, et qui avaient inventé la livre sterling, le cheval de course et le parapluie, un jour de spleen, en mangeant d'un gigot bouilli, flanqué de tristes pommes de terre; et voilà que depuis six mois, jour après jour, vous nous racontez une histoire merveilleuse, absolument incompréhensible aux Gens sérieux, aux Hommes mûrs, aux Expériences et aux Compétences, une histoire d'enfants. Hurrah pour l'enfance anglaise!

Je sais bien que toutes les grandes histoires finissent toujours, au cours des siècles, par devenir des histoires

d'enfants, mais celle-là l'est devenue tout de suite, je veux dire que, à peine commencée, nous avons reconnu en elle le triple signe visible de la prédestination. Elle trompait la prévoyance des Sages, elle humiliait les Lâches, elle consternait les Imbéciles. Au mois de juin dernier, tous ces gens-là, d'une extrémité du monde à l'autre, quelle que fût la couleur de leur peau, branlaient la tête. Jamais ils n'avaient été aussi Vieux, jamais ils n'avaient été si fiers d'être Vieux!... Tous les chiffres qu'ils avaient avalés au cours de leur funèbre vie, afin de se prémunir contre d'improbables entraînements du cœur, encombraient leur appareil circulatoire, et ils étaient gonflés de statistiques comme des outres. Ils offraient de prouver que, après l'armistice de Rethondes, la guerre était devenue mathématiquement impossible, comme si les hommes étaient faits pour les mathématiques et non les mathématiques pour les hommes. Les uns ricanaient de joie, mais ce n'était pas les plus dangereux, car la haine est un sel qui, pour un instant du moins, préserve les vieillards de la corruption. Les autres nous menaçaient de la contagion de l'attendrissement, ils se décomposaient sous nos yeux, ils fondaient en larmes impuissantes qui répandaient une odeur infecte. «Seule contre tous, disaient-ils, c'est là une histoire d'enfants!» C'était, en effet, une histoire d'enfants. Hurrah pour l'enfance anglaise!

Hommes anglais, vous écrivez en ce moment — comme disent les orateurs dans leur langage — une des plus grandes pages de l'Histoire. Je voudrais exprimer cela plus simplement, avec des mots plus simples. Mais il n'y a peut-être plus de mots simples, comme il n'y a plus de vrai pain. Tant pis! Si les meilleurs ont vraiment trop servi, eh bien! nous en referons d'autres, nous referons des mots libres, pour les hommes libres! Vous écrivez en ce moment une des plus grandes pages de l'Histoire, c'est vous qui l'écrivez, Anglais, mais c'est sûrement pour les enfants que vous avez commencé d'écrire : «Il était une fois dans une petite île, un grand peuple seul contre tous...» Sur la foi d'un tel début, quel vieux renard de la politique et des affaires n'aurait refermé le livre en haussant les épaules? Votre victoire est un rêve d'enfant, réalisé par les hommes¹.



Ô vous qui me lirez dans six semaines ou dans six mois, ou jamais peut-être — car qui saurait prévoir le destin de ces modestes pages à travers tant de milliers de milles de mer? —, je vous souhaite un joyeux Noël, et j'essaie de vous le souhaiter joyeusement, parce que la joie de tous est un hommage qui vous est dû. Que feriez-vous de notre tristesse? Qu'a-t-on jamais fait de la tristesse? Il n'y a d'ailleurs de véritable tristesse que dans la honte; la honte seule est triste, parce qu'elle est sans remède. De toutes les misères de l'homme, elle est la seule dont la mort ne le délivre. Je n'ai pas accepté la honte, pourquoi accepterais-je la tristesse? Il suffit bien que j'accepte le malheur. Qu'il pèse en ce moment sur nous de tout son poids! Qu'il n'écrase que nous! Il est vrai que la nuit s'est faite sur mon pays, et peut-être n'en verrai-je pas la fin, mais je n'ai pas peur de la nuit, je sais bien qu'en allant jusqu'au bout de la nuit on retrouve une autre aurore. Que je la connaisse ou non, à vrai dire, cela m'importe peu maintenant. La grande affaire de ma vie n'a pas été de voir, mais de croire. Ce que nous voyons nous est seulement prêté, ce que nous croyons nous est donné. Par la foi seule, je possède. Qu'est-ce que ma pauvre expérience m'a fait connaître de mon pays? Peu de choses. Un petit nombre de vivants, dont beaucoup sont déjà morts. Des lambeaux d'histoire qui ont échappé à la dent des rats, ou à celle des cuistres, mille fois plus destructeurs que les rats. Des paysages dont l'image intransmissible que j'en garde ne survivra pas à mon regard. De bien des manières mon pays reste pour moi une énigme, et le mot de cette énigme est au plus profond de moi-même. Qu'il y reste! Ce sont les peuples subalternes — comme, par exemple, l'italien —, les races envieuses et mal nées, pour lesquelles la haine et le mépris sont des toniques nécessaires, qui cherchent éternellement à se définir afin de mieux cacher qu'elles se chercheront toujours, qu'elles ne se réaliseront jamais. Ma race est trop vieille et trop illustre pour se définir; elle se nomme. Je porte son nom, je porte le nom qu'elle m'a donné. Je ne le porte pas comme une plume à un

Table des matières 1953

Note sur le texte 1737

Notes et variantes 1738

FRANÇAIS, SI VOUS SAVIEZ...

Notice 1759

Note sur le texte 1766

Notes et variantes 1770

LA LIBERTÉ POUR QUOI FAIRE ?

Notice 1847

Note sur le texte 1860

Notes et variantes 1861

Bibliographie 1917

Table alphabétique des titres d'articles 1925

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LETTRE AUX ANGLAIS

LE CHEMIN DE LA CROIX-DES-ÂMES

TEXTES NON RASSEMBLÉS PAR BERNANOS
1938-1945

LA FRANCE CONTRE LES ROBOTS

FRANÇAIS, SI VOUS SAVIEZ...

LA LIBERTÉ POUR QUOI FAIRE?

Notices, notes et variantes

Table alphabétique des titres d'articles